

Propos recueillis par
Berke VARDAR

ENTRETIEN AVEC DENISE FRANÇOIS-GEIGER*

Notice Bio-bibliographique

Linguiste, le professeur Denise François-Geiger est née, en 1934, à Argenteuil (France) et décédée en 1993. Elle a fait ses études à Paris (Sorbonne).

Assistante à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris (1964). Depuis 1964 elle enseignait à la Sorbonne.

On lui doit notamment *Français parlé. Analyse des unités phonétiques et significatives d'un corpus enregistré dans la région parisienne* (Thèse de doctorat d'Etat soutenue en février 1971, publiée en 1974); *A la recherche du sens. Des ressources linguistiques aux fonctionnements langagiers* (1990), *Argots d'hier et d'aujourd'hui* (à paraître).

Par ailleurs, D. François-Geiger a participé à des ouvrages collectifs avec : «Les argots» (in André Martinet, *Le Langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, N. R. F., 1968, 1541 p., p. 620-648.) ; «Autonomie syntaxique et classement des monèmes», (in André Martinet, *Guide Alphabétique de la linguistique*, Paris, Denoël, 1969, 490 p., p. 17-24.) ; «La phonologie en France» en collaboration avec Frédéric François, (in Bernard Pottier, *Les sciences du langage en France au XXème siècle*, Paris, S. E. L. A. F., 1980, 2 T., 824 p., p. 247-280.) ; «Le langage populaire», (in *Histoire de la langue française 1880-1914*, Paris, éd. du C. N. R. S., 1985, 642 p., p. 295-330.), etc. Elle est également l'auteur de nombreux articles parus dans les revues de linguistique.

* Cet entretien a eu lieu le 17 mars 1989 à Paris, avec la participation de Christos CLAIRIS.

- B. VARDAR : Une question très générale, si vous me permettez, quelles sont les perspectives actuelles les plus importantes de la linguistique fonctionnelle? Les perspectives, disons, riches d'avenir?
- D. FRANÇOIS - GEIGER : Ça tombe bien, ça tombe bien parce que c'est LE problème de la semaine que je me pose par ailleurs depuis plusieurs mois mais sous une autre forme, et qui a surgi à partir, disons de questions pédagogiques évoquées dans notre UFR. A savoir que je me suis assez fermement affirmée fondamentaliste. Je sais, ce n'est pas le terme des fonctionnalistes habituellement mais ça m'a amusée de dire les choses ainsi. Et compte tenu des querelles que je vois apparaître chez nous dans notre UFR. mais ailleurs également, et des orientations que je vois surgir à droite et à gauche, je me suis aperçue qu'il fallait que je réfléchisse sur ce que j'appelle précisément être fondamentaliste; parce qu'on croit toujours le savoir et ce n'est pas évident. Le gros problème qui se pose, à Paris V, mais aussi à Paris XII par exemple où certains collègues reviennent au descriptivisme après avoir échafaudé de hautes théories; c'est que nous avons bien cerné -là dessus je crois que l'unanimité se fait- un noyau dur de la linguistique vers les années 60. Il me semble que les phénomènes sont assez typiques de ce moment où on s'est senti relativement assuré, non pas sur la teneur du noyau dur, mais sur ce que devait être le noyau dur. A savoir, bien entendu la phonologie : attention, non pas le traitement de la phonie mais également l'établissement des grandes stratégies d'approche du langage qu'elle suggère. Ça c'est très important. C'est ce qu'il faut qu'on arrive à faire comprendre à nos étudiants : on ne leur fait pas faire des exercices phonologiques uniquement pour les embêter mais parce que sinon on ne comprend rien. D'autre part, il faut acquérir les bases de l'analyse syntaxique; je laisse de côté le fait que nous ayons été bien faibles en 1960 et nous sommes encore très faibles sur l'analyse lexicale. Autrement dit on a eu un fondamentalisme bien défini à un certain moment et j'ai appelé ça dans différents textes: *la cuisine linguistique* en précisant bien que j'étais gastronome. C'est-à-dire que je ne crache pas dans le potage

et que surtout c'est indispensable. Il n'y a pas de raccourci pour aborder les problèmes de langage; on ne peut pas faire l'économie de cette cuisine. Si je dis «cuisine» c'est qu'il y a un certain nombre d'ingrédients, d'opérations et de dégustations à faire. Mais ce noyau dur est-il la totalité de ce qui va fonder un fondamentalisme linguistique? C'est la question que je me pose actuellement. Je vois des gens qui quelquefois sont des linguistes d'opérette, c'est-à-dire qui ne connaissent pas les techniques d'analyse du langage. Ou qui, s'ils les connaissent parce qu'ils les auront subi dans l'enseignement, ne les transmettent pas aux autres. Ce qui revient au même lorsqu'on se place dans le cadre pédagogique qui demeure tout de même toujours le mien, et ces gens se sont engouffrés, des années 60 à maintenant, dans des traitements qui se sont trouvés marginalisés de fait, traitements que les linguistes purs et durs connaissent bien, soulignent bien mais ne traitent pas comme centraux. Alors, il y a eu un développement...

- B. VARDAR : Ça me rappelle un peu, excusez-moi d'intervenir, les compléments qu'a mis André Martinet à la fin de l'édition de 80 des *Éléments*...
- D. FRANÇOIS-GEIGER :... «la sociolinguistique c'est de la linguistique», etc. Je pense bien entendu à la socio, à l'ethno, à la psycholinguistique, je pense à l'analyse discursive et je pense à la pragmatique essentiellement. Toutes ces choses-là, c'est assez amusant, car il y a eu un mouvement dialectique, ayant été marginalisées, c'est vrai, dans le travail d'approche du langage fonctionnel, dialectiquement ces choses se sont retrouvées autocentrées, centrées sur elles-mêmes, nucléaires en quelque sorte. Alors que nous, nous les marginalisons. On est en face maintenant d'une querelle entre deux clans. C'est-à-dire que tout cela s'est développé suffisamment pour que ces aspects de l'activité langagière -je dis «langagière» maintenant-soient éventuellement conçus comme un point de démarrage. Et là il y a un excès. Je crois que nous sommes bien d'accord là-dessus. Je disais tout à l'heure «il n'y a pas de raccourci» et il n'est pas question de confondre la position d'un chercheur avancé, etc. qui va travailler sur un point très particulier de

transphrastique, ce qui est parfaitement légitime mais qui dispose, attention, de toutes les bases et qui sait ce qui se passe à l'intérieur de la phrase et un enseignement qui serait un enseignement de transphrastique qui ne tiendrait pas compte des données phrastiques.

- B. VARDAR : Alors à propos de l'analyse lexicale que vous avez évoquée, actuellement comment ça se présente?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Ça été effleuré à travers différentes approches d'André Martinet : il y a eu la notion de synthématique, il y a eu l'introduction de l'axiologie. J'aimerais bien que le prochain colloque de la SILF¹, consacré au lexique, essaye de dégager un petit peu les problèmes. Personnellement je pense que le lexique ne peut pas être traité sérieusement isolément. Je crois que le drame des études lexicales est qu'elles sont isolées, qu'elles sont déracinées par rapport à la linguistique générale. Les lexicologues sont des lexicologues, quand ce ne sont pas des lexicographes. Et ceux qui ont une activité dictionnaire comme on dit actuellement, ceux-là sont complètement pris par des problèmes très réels de définition, de...
- B. VARDAR : ...qui engagent plusieurs autres perspectives de la langue envisagée.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Voilà, mon opinion est que, il faudrait quand même re-réfléchir sur la sémantique en relation avec la lexicologie. Parce que, quand on regarde de près la littérature, qu'on cherche à s'instruire sur le lexique, on s'aperçoit qu'il y a très peu de gens qui écrivent des traités de lexicologie. Quand on cherche un petit peu à comprendre comment s'organiserait le lexique, s'il s'organise, on s'aperçoit que c'est en sémantique qu'on trouve le traitement des genres lexicaux et également éventuellement des collocations sur le plan syntagmatique. Donc ça se passe ailleurs que dans la lexicologie proprement dite et il me semble qu'il y a un effort de synthèse théorique à faire pour approcher le lexique dont je dirais que, pour l'usager, il est l'entrée la plus directe vers le sens du message.

¹ Paris, juillet 1989. cf. *Actes*, Istanbul, Librairie ABC, 1990.

- B. VARDAR : Dans certains cas ou dans plusieurs sinon dans tous, le terme de lexicologie est évité : on parle de sémantique, de morphologie lexicale ou bien de synthématique, etc.; lexicologie c'est une manière de parler de sémantique selon les cas, c'est une manière de parler dans d'autres cas de synthématique aussi selon la définition, et d'axiologie aussi partiellement. Alors, si vous me permettez d'insister un peu sur ce fondamentalisme et je voudrais avoir l'avis de Christos Clairis sur ce concept ou bien en quoi consiste son fondamentalisme? Quant à vous, comment définiriez-vous le fondamentalisme en linguistique?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Je dirais que c'est ce qui fonde l'identité du linguiste au sein des sciences humaines. Ce qui permet, par exemple, de bien distinguer le SOCIOLinguiste du socioLINGUISTE. Alors, pour moi il est extrêmement clair que les analyses phonologiques, syntaxiques et si possibles lexicales, sur lesquelles il faut faire des progrès, sont parties, absolument inaliénables, de ce qui est fondamental. Mais qu'il faut également effectuer un recentrage du reste. C'est-à-dire de ce qui est traité par les o-linguistiques, la transphrastique et la pragmatique de façon à ce que ça ne soit plus, pour nous fonctionnalistes, des fioritures facultatives de l'analyse. C'est très important, parce que ça n'a jamais été oublié, jamais! Martinet a parfaitement raison de dire «J'ai parlé du caractère social du langage, etc.» Ça n'a jamais été oublié. Mais ça n'a jamais été traité dans l'analyse même du message. Ça venait donc un peu en surplus dans l'introduction des thèses, dans des remarques sur la variété des usages au coin d'une page, mais pas en soi. Alors...
- C. CLAIRIS : Il me semble que la preuve la plus manifeste de la prise en charge du social par ceux qui ont travaillé ou travaillent dans le sillage d'André Martinet c'est l'ancrage de toute analyse linguistique sur le corpus. A partir du moment où nous travaillons que sur les données réelles nous faisons nécessairement de la linguistique sociale ou socioLINGUISTIQUE. La nature du corpus déterminera l'analyse.

- D. FRANÇOIS-GEIGER : Alors là, je suis archi-d'accord avec toi. C'est la conclusion de mes laïus actuels, récents. C'est-à-dire que la sauvegarde de la discipline et de ce recentrage des fondements de la discipline c'est le corpus. Mais attention, à condition que ce ne soit pas simplement un alibi pour développer des théories, des concepts, etc. mais que réellement on se laisse porter, inspirer, par le corpus. Alors, ce que je voudrais c'est que le corpus soit vraiment roi dans notre façon de penser et conditionne l'approche du langage, mais réellement, pour de bon. Or si on regarde ce qui est publié ça n'est pas toujours comme ça. C'est-à-dire qu'on a une théorie et puis on prend un corpus et on applique la théorie. Mais le corpus ne fait pas surgir quelque chose. Et le résultat est que, le corpus tel qu'on l'a, disons sur bande ou même sur bande-vidéo, est mutilé dans l'analyse. Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas prises en considération.
- C. CLAIRIS : Il y a des travaux qui ont fait du corpus un roi et d'autres qui y ont attaché moins d'importance.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Personnellement je crois que c'est la garantie. Mais se laisser porter par les faits, les données plutôt que de favoriser les concepts c'est en somme un retour tout bête à l'objet de la science qui commande. Par exemple, prenons le problème dit «pragmatique», C'est vrai que la conduite langagière c'est-à-dire la façon dont nous sommes disposés autour d'une table avec un magnétophone, un chat qui nous dérange, etc. tout ceci a un rôle...
- B. VARDAR : ...Les problèmes de proxémique également rentrent...
- D. FRANÇOIS-GEIGER : ...évidemment, tout ceci a un rôle qui doit reprendre toute sa place, parce que, en somme, il serait bien que la linguistique réponde aux interrogations de tout le monde, puisque le langage est à tout le monde. Or, les linguistes quand ils l'accaparent ne répondent plus, par excès de technicité en quelque sorte, aux interrogations fondamentales qui sont des interrogations sur le passage ou le non-passage ou mauvais passage de la communication, pour utiliser ce terme sur lequel encore on pourra discuter.

C. **CLAIRIS** : Tout à l'heure tu m'as demandé ma réaction au concept de «fondamentalisme» qui a été soutenu par Denise. Je dirais d'abord que je suis tout à fait d'accord avec elle. Pour moi être fondamentaliste en linguistique c'est affirmer avant tout sa spécificité. Si nous n'avions aucune spécificité par rapport aux autres alors, d'une certaine manière, nous n'aurions pas raison d'exister. Tu me diras comment se manifeste cette spécificité? La réponse est simple : la linguistique est une science qui a inventé ses unités, ce qui veut dire que, si on travaille en tant que linguiste, on travaille avec les unités de la linguistique, avec des unités discrètes et distinctives et avec des unités significatives minimales. Si on ne travaille pas avec des phonèmes et des monèmes on n'est pas en linguistique.

Ceci étant posé on peut se charger de l'acte de la communication, de l'ensemble des facteurs qui contribuent à élaborer le sens d'un message, etc. Si, en revanche, notre compas cessait de s'appuyer au centre que représente le travail avec les unités linguistiques, alors on pourrait être en train de faire de la vieille rhétorique, de la vieille grammaire et tout ce que tu veux, mais pas de la linguistique moderne. On est moderne dans la mesure où on assume notre spécificité et on accepte de travailler avec des phonèmes et des monèmes. Autrement, on est profondément réactionnaire, même si on arrive à séduire certains esprits faibles.

D. **FRANÇOIS-GEIGER** : Je crois qu'on est d'accord. C'est-à-dire que si on récapitule, il y a ce qu'on peut appeler des prérequis pour avoir droit à une carte de visite de linguiste. Ceci n'empêche pas que dans le cadre d'une prospective, parce que telle était votre question de départ, nous puissions, à mon avis et sans rêver, sans être dans les nuages, viser actuellement, en tant que fonctionnalistes, à rendre mieux compte de ce qui se passe dans les actes du langage. C'est légèrement déplacer le point de vue, je dirais que les deux adjectifs «linguistique» et «langagier» rendent bien la différence.

B. **VARDAR** : Comment alors établir les unités? Comment «pertinentiser» ce niveau d'analyse?

D. FRANÇOIS-GEIGER : Je crois que effectivement -et là j'écarte les trois quarts des travaux qui existent actuellement en sociolinguistique, en psycholinguistique- il s'agit de voir ce qui intervient dans la réussite, l'échec ou le semi-échec ou la semi-réussite de l'acte de langage; étant posé par ailleurs que sont nécessairement intervenus les phonèmes et les monèmes. C'est à partir de ce moment-là qu'on va pouvoir justement, disons dans le domaine des gestes, voir ce qui est pertinent et ce qui ne l'est pas. J'ai essayé de faire un petit travail sur des bandes-vidéo. Ça m'a appris beaucoup de choses; parce que je pars (et je me suis aperçue que les gens qui s'occupaient de kinésique ne partaient pas toujours de ce pied-là), je pars de la chaîne parlée et je peux transcrire etc. puis je vais par exemple à un moment avoir un blanc sonore et ce blanc sonore va être rempli par un geste. Ce geste-là, je peux le dire pertinent parce que je suis partie de ma chaîne doublement articulée. Mais si je ne pars pas de là alors qu'est-ce que je vais dire? «Il lève la main droite», «il lève la main gauche». Je vais peut-être trouver un système pour décrire les gestes, etc. Mais tous les gestes vont être mis sur le même plan. Donc, votre question déjà contenait sa réponse. Pour essayer de «pertinentiser» les faits autres que ceux de la double articulation proprement dite, je crois qu'il faut voir en quoi ils apportent au message quelque chose que précisément la seule chaîne linguistique n'a pas apporté. Tout est à reprendre dans une certaine optique. Personnellement je connais peu de travaux qui me fasse vraiment très plaisir parce que, prenons par exemple les facteurs sociolinguistiques : c'est très opérant de dire «Nous sommes dans tel milieu, nous travaillons notre corpus réuni dans ce milieu socialement favorisé, quant aux moyens, gagnant tant, âge moyen, sexe, etc». Ça apporte de l'information mais ça ne suffit pas. Sauf au moment peut-être où parmi cette assemblée de cadres moyens quelqu'un va arriver sans cravate et en tant que tel aura un discours entièrement marqué par son absence de cravate. Par conséquent, non déchiffrable entièrement. Je suis favorable à une linguistique intégrale, c'est un peu prétentieux mais tant pis. Par ailleurs, le message ne sera pas entièrement déchiffrable à travers la transcription. C'est pour

ça que je préconise la vidéo. Désormais je vais travailler avec de la vidéo. Parce que l'absence de cravate en question va jouer un rôle de signal, on rejoint également le sémiologique et en tant que tel si tel monsieur exprime une opinion, il l'exprimera en tant que monsieur n'ayant pas de cravate dans une assemblée où tous les gens en ont une.

- B. VARDAR : Donc, dans ce cas-là le linguistique et le sémiologique vont coopérer.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Oui, mais ça ne veut pas dire pour autant que avoir ou ne pas avoir une cravate est un fait important en linguistique. Ça peut être important dans telle situation donnée. C'est ça le problème. Vous n'êtes pas d'accord? Vous avez l'air perplexe.
- C. CLAIRIS : Je suis, en principe, d'accord; mais je suis en train de réfléchir. On a toujours précisé, et Denise en particulier, que le contenu d'un message incluait, outre le sens véhiculé par les unités linguistiques, l'apport situationnel. Certes, «apport situationnel» est un raccourci qui permet de considérer tout ce que tu veux : la cravate que tu viens de mentionner, les gestes, etc. Il n'y a pas donc de problème, à mon avis, de reconnaissance de l'ensemble des facteurs qui contribuent à l'élaboration du sens, pour utiliser une expression chère à Denise.

Néanmoins, je souhaite rappeler qu'on est encore loin d'avoir résolu tous les problèmes théoriques et méthodologiques concernant la phonologie, domaine où on est le plus avancé. Que dire de la syntaxe où reste encore énormément à faire. Mon inquiétude vient, donc, du fait qu'en élargissant le terrain de nos recherches, qu'en augmentant les fronts de bataille, ce qui est une excellente chose, on risque de donner l'impression qu'on a déjà résolu les problèmes du premier niveau et justifier une négligence des recherches fondamentales.

La tendance, existante déjà, qui consiste à s'occuper du sémiologique, situationnel, discursif, textuel, etc. sans au préalable d'avoir à se charger du phonologique, syntaxique, morphologique, axiologique pourrait nous conduire à une linguisti-

que pré-phonologique, voire archaïque, où les idolâtres de l'écriture et les pratiquants du «mot» auront la part belle.

- D. FRANÇOIS-GEIGER : D'abord on parlait de perspectives d'avenir. Je crois que si l'on reste dans la frilosité, on est «fichu». Deuxièmement sur les acquis, je ne suis pas entièrement d'accord avec toi, il reste des points de discussion, nous l'avons bien vu en discutant entre collègues à Paris V. Mais l'acuité de la discussion montre que nous sommes vraiment assez solides tout de même. Je n'ai pas personnellement de craintes. Là où j'ai des craintes et je parle des linguistes d'opérette que je ne lis pas, que je refuse de lire, c'est quand je trouve quelque chose qui se présente comme linguistique et dans lequel il n'y a pas de phonèmes et de monèmes. Je peux citer un cas concret, un étudiant dirigé par un collègue, que je ne citerai pas bien sûr, vient me voir avec l'idée de me faire participer à son jury. Cet étudiant fait une «enquête» d'attitudes sur des langues en situation de bilinguisme; aucune des deux langues n'a jamais été décrite et cet étudiant ne se posait pas du tout le problème de savoir quels phonèmes ou quels monèmes, quelles ressources transphrastiques elles possédaient. Il demandait aux gens de se prononcer sur «Est-ce que vous parlez la langue X?», «Est-ce que vous la comprenez?», «Est-ce que vous l'aimez?». Là ça était clair et net j'ai dit : «Non, je suis désolée je serais féroce à votre soutenance, vous avez frappé à la mauvaise porte». Il ne faut pas que nous rations la globalité, la globalisation de l'approche linguistique à cause de la mauvaise qualité de certaines approches prématurément spécifiques.
- C. CLAIRIS : Ce que j'ai dit à propos des problèmes persistant au premier niveau ne devrait pas être interprété comme un refus aux propositions de Denise mais comme un souci à ne pas négliger ce qui n'est pas à négliger.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Tout l'entretien a démarré, en tout cas dans ma tête, avec le problème de notre rôle comme transmetteur d'un certain *savoir*, n'en déplaise à la «révolution» de 68.

- B. VARDAR : Alors comment placez-vous dans cet ensemble de perspectives, vos propres travaux d'argotologie? Ainsi que ceux de votre groupe?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Evidemment le Centre d'Argotologie apparaît un petit peu comme un divertissement pas rapport à tous les travaux généraux. Ce qu'il y a d'intéressant c'est que nous sommes en face de faits nettement marginaux, mais qui se fondent sur les phénomènes centraux.
- B. VARDAR : Marginaux par rapport au noyau dur?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Non, par rapport à quelque chose à quoi je tiens beaucoup c'est-à-dire à la quotidienneté de la langue des corpus. Bien entendu, les argots contemporains, c'est-à-dire les parlers branchés des jeunes entrent dans la langue, ils ne sont pas si marginaux qu'on le dit. Il faut mettre un peu d'eau dans le vin que je viens de mettre sur la table. Mais ceci étant dit, nous avons affaire à des corpus, je dis bien des corpus parce qu'il y a «des argots», non pas un argot, qui sont très typés. Donc on mène une recherche pointue, spécialisée. On est très loin de la linguistique générale, tout en en étant très près parce que, malgré tout, les argots s'inscrivent dans la langue. Mais on est loin du problème qu'on évoquait au départ c'est-à-dire qu'est-ce qui est fondamental pour un linguiste? Dans la mesure où on a affaire à des corpus qui sont précisément des corpus qu'il ne faudrait jamais aborder sans référence aux corpus de langues quotidiennes. Je m'explique : il y a une typologie des corpus à faire. On a parlé du corpus et de son rôle tout à l'heure. Je pense qu'il faut faire une typologie des corpus, ce qui d'ailleurs assainirait les relations avec les psycholinguistes et les sociolinguistes.
- B. VARDAR : Alors s'agit-il d'une typologie qui serait fondé sur les niveaux de langue?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Les niveaux de langue feraient partie de la gamme des critères en effet, des paramètres qui permettraient de «classer». Si par exemple on travaille sur la publicité, si on travaille sur la chanson, si on travaille sur les argots, et ce type de travaux abondent, on ne travaille pas sur la lan-

- gue de tous les jours. Et ce qui me fascine, c'est combien à ce «top» que je frappe d'un coup de crayon sur la table, combien de phrases quotidiennes sont en train de se dire, c'est fou. Et ça, c'est ce qui doit nous intéresser prioritairement. L'argotologie doit par conséquent nécessairement se situer par rapport à une étude du langage, je ne dirai pas neutre parce que ça n'existe pas, mais le moins marqué possible, l'opposition entre très marqué et moins marqué étant une opposition polaire.
- B. VARDAR : Si un usage se veut neutre, par-là même il n'est pas neutre!
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Si on me demande ce qu'est l'usage neutre du français, quel locuteur je peux citer, je dois renoncer. Donc je n'y crois pas. Autre point : l'argotologie nous a invités à considérer les problèmes de lexique et notamment de néologie, puisque contrairement à ce que disent quelques gens, les argots concernent essentiellement le lexique avec peut-être quelques petits incidents syntaxiques de temps en temps. On a affaire à un objet très très particulier : un objet profondément et essentiellement lexical et qui apporte beaucoup à la réflexion, notamment sur la néologie lexicale, précisément.
- B. VARDAR : Le terme d'*argotologie* alors est entre parenthèses.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Oui, ça c'est une plaisanterie. Je crois que c'est nous qui l'avons créé...
- B. VARDAR : Quand? Vous pouvez donner une date?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : 1986. Il y avait une pointe d'humour parce que les argots c'est plutôt rigolo, passez-moi le terme, savoureux, pas très sérieux, etc. et j'ai décidé d'utiliser un terme bien pompeux. Ça n'a pas très bien marché. Les gens ont dit : «Bof! c'est laid, c'est lourd». C'est vrai que c'est laid. D'ailleurs, ce qui est très drôle, c'est qu'il y a eu beaucoup d'étonnement à ce que des sorbonnards s'intéressent à l'argot. En même temps de façon presque surprenante, les collègues les plus sérieux ont trouvé ça tout à fait important. Ça dépassait mes espérances parce que je craignais tout de même qu'on dise : «Oui, bon, les argots, ce n'est pas grand-chose». Et en

fait, dans la mesure où il s'agit de toute la néologie actuelle, par exemple chez les jeunes, les gens se sont aperçus qu'il y avait un enjeu considérable, notamment compte tenu des médias.

- B. VARDAR : Alors dans ce cas-là au niveau de l'argotologie, on retrouve aussi bien le langagier que le linguistique.
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Tout à fait, parce que par exemple l'utilisation de termes argotiques ne se fait que dans certaines situations, éventuellement s'accompagne, d'une certaine vêtue, d'une certaine gestuelle, il y a une gestuelle argotique...
- B. VARDAR : Dans certains cas la prosodie aussi s'en mêle...
- D. FRANÇOIS-GEIGER : ...la prosodie s'en mêle énormément. Nous allons étudier l'intonation argotique avec l'hypothèse qu'elle est différente de l'intonation normale.

Il y a quand même une chose qu'il faut dire dans DİL-BİLİM c'est qu'on cherche des correspondants à l'étranger parce qu'on veut faire une typologie internationale de l'argot, des argots!

- B. VARDAR : Si on revient un peu à la transphrastique?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : C'est vrai qu'on était resté à la phrase et même souvent à la phrase simple, en laissant de côté la phrase complexe. Dans beaucoup d'études c'est comme ça. Il est clair que nous ne parlons pas avec des phrases et que le problème de savoir comment se structure peut-être, mais s'organise sûrement le transphrastique est un problème qui ne peut pas nous laisser indifférent. Cela requiert certainement des compétences transdisciplinaires. Alors c'est toute une tactique qui doit être mise au point et il ne faut pas perdre son identité. Mais une fois qu'on a son identité bien définie, on peut aller frapper à la porte chez les autres. Par exemple on n'échappera pas à des problèmes qui ont été traités par des logiciens dans l'Antiquité, pour arriver à couvrir le champ de la transphrastique.

- B. VARDAR : Cela dans le but de mieux éclairer le noyau dur toujours?
- D. FRANÇOIS-GEIGER : Toujours, puisque le drame de certaines analyses dites discursives ou du discours ou de l'énonciation ou textuelles... a été d'ignorer totalement le noyau dur de la linguistique. C'est intéressant pour nous. Si je tombe sur des ouvrages de ce genre où on traite du transphrastique sans traiter du phrastique, je préfère carrément aller me promener au Bois de Boulogne.
- B. VARDAR : Voilà, ce sera la moralité!

Propos recueillis par
B. VARDAR
